

Édouard Lefèvre – 39 ans – Comptable appliqué

Cette soirée devait me libérer et faire ma fortune... J'espère que tout n'est pas encore perdu...

100 000 francs m'attendent sous la table de la salle à manger. La table même où nous avons l'habitude de partager notre butin les soirs de petite affaire. 100 000 francs sur lesquels j'avais réussi à mettre la main, mais que j'ai dû abandonner tout à l'heure. 100 000 francs. Vingt fois plus que ce que je gagne d'habitude. Mon plan était pourtant si bien préparé, j'avais tout répété maintes et maintes fois. Mais ce soir, il a fallu que quelqu'un ne dorme pas et se promène hors de la pension. Il a bien failli me surprendre l'animal ! J'ai dû battre en retraite et me terrer dans ma chambre, après m'être débarrassé du pactole. Depuis, j'attends et me remémore les événements qui m'amènent ici ce soir.

*Tout a commencé au début de l'année 1932. J'habitais déjà depuis neuf ans dans la pension de **Germaine Pillon**. Je m'y étais installé après la mort de ma vieille mère. À trente ans, j'habitais encore chez elle, n'ayant jamais réussi à trouver femme. Ce n'était pas faute d'avoir essayé. Grâce à ma situation honorable, j'avais plusieurs fois réussi à attirer de jeunes femmes de la petite bourgeoisie. Mais rien ne s'était jamais conclu. Je sentais bien qu'il m'aurait fallu être soit plus drôle, soit plus séduisant, soit plus galant – ce que je ne sais pas faire – soit avoir plus d'argent, pour acheter leur amour. Je n'en avais pas assez. Pas assez pour les bijoux, pas assez pour les grands crus dans les restaurants, pas assez pour le jeter par les fenêtres dans les casinos. Après tout, je ne suis que comptable dans **le cabinet notarial Berthon & fils**, une enseigne fort prestigieuse, mais qui ne paye pas si bien que ça ses employés. Même aujourd'hui, après tant d'affaires juteuses conclues par mes soins, les associés me payent une misère. Pour le cabinet, je fais les comptes de plusieurs notables de la région et je les conseille sur les investissements à faire et à ne pas faire. Parfois, ils me donnent un petit pourcentage. Ils m'apprécient car je ne me trompe jamais. Je vérifie toutes les informations et je refais toujours mes calculs au moins cinq fois. Il n'y a pas de secret : pour ne pas se tromper, il faut tout vérifier minutieusement. Mais bon, ce que je gagne grâce à mon métier n'est rien par rapport à ce que j'espère gagner ce soir...*

*Je vivais donc chez ma mère lorsqu'elle mourut en 1924. Je ne savais alors rien faire : ni laver et repasser le linge, ni faire à manger, ni faire le ménage, rien. Je fis rapidement mes comptes : il me faudrait embaucher des gens pour s'occuper de la maison, de mes costumes, du jardin, des repas (à moins de tous les prendre au restaurant.) Connaître le prix des choses, c'est mon métier. J'arrivai vite à la conclusion qu'il y avait moyen de vivre mieux pour moins cher : tout vendre et loger dans une maison de famille. Et justement, **la pension Saint-Sauveur**, sur les falaises, venait alors d'ouvrir. C'est ainsi que je devins son premier client permanent, bientôt rejoint par d'autres pensionnaires en quête de solitude, de calme ou d'inspiration.*

*Les années passèrent tranquillement, jusqu'à cette nuit du 17 au 18 janvier 1932, où nous découvrîmes **Léopold Bazin, le mari de Louise, notre blanchisseuse**, gisant sur le lit de **la chambre 3**, deux aiguilles à tricoter plantées dans la poitrine. La malheureuse sanglotait à ses côtés. Elle l'avait tué pour se défendre des coups qu'il lui portait. Elle s'était réfugiée à la pension la veille, n'en pouvant plus après une dispute très violente avec son mari. Ce dernier ayant deviné où elle s'était réfugiée, il était venu frapper comme un fou à la porte de la pension plus tard dans la nuit. Le vacarme m'avait réveillé et j'étais descendu. Madame Pillon lui avait refusé l'entrée, et moi et les quelques pensionnaires présents cette nuit-là, nous étions rangés du côté de notre logeuse. Mais Louise était finalement descendue et avait insisté pour que nous laissions entrer son mari, pour qu'ils s'expliquent. Les époux s'étaient enfermés dans leur chambre. Nous nous étions alors massés derrière la porte. Il y avait eu des coups et des pleurs. Puis un grand cri et le silence. Quand madame Pillon avait ouvert la porte avec son passe, nous avions découvert Léopold mort et Louise en larmes.*

*Tous les pensionnaires connaissaient Louise et nous l'aimions bien, si bien qu'avec madame Pillon nous décidâmes de couvrir le meurtre. La malheureuse blanchisseuse avait tant souffert à cause de son mari qu'elle méritait bien un peu de bonheur. **Bernard, le fils de madame Pillon**, fit disparaître le corps et nous*

prêtâmes serment de ne rien dire du passage de monsieur Bazin à la pension. Louise rentra chez elle comme si de rien n'était et déclara la disparition de son mari aux gendarmes. Ils enquêtèrent et finirent par trouver le vélodrome du malheureux au pied d'une falaise, loin de la pension, là où Bernard l'avait discrètement déposé... Ils conclurent à un accident. Encore aujourd'hui, lorsque **le sergent Boitard** s'arrête pour boire une petite gnôle à la pension, il plaint la pauvre Louise qui a perdu son mari dans un accident tellement triste et idiot.

Plus tard, Louise vendit sa maison, épongea les dettes de son mari et prit une chambre à la pension. Je me suis personnellement occupé de gérer ses affaires, gracieusement pour commencer, car la malheureuse n'avait pas un sou, puis ponctionnant sur ses revenus un pourcentage honnête en guise d'honoraires. La pauvre n'a vraiment pas le sens de l'argent. Je ne cesse de lui répéter que tout travail mérite salaire. Encore aujourd'hui, elle s'occupe de notre linge, alors que madame Pillon lui demande le même loyer qu'à nous autres, 180 francs par mois. Sans nos rentrées régulières d'argent, elle serait ruinée.

Nous devons notre argent à **André Pinson**. Un mois après le meurtre de Léopold, monsieur Pinson vint commettre un autre meurtre à la pension. Monsieur Pinson est un truand. Quand Louise avait tué Léopold, il logeait à la pension pour se faire oublier, « en planque », comme il dit. Comme nous, il avait prêté serment de ne rien dire du meurtre. Mais depuis cette triste soirée, il était rentré à Paris et avait repris du service. Pour revenir à la pension, il avait choisi un jour de semaine où seuls les pensionnaires présents lors de la mort de Léopold étaient présents.

Ce 23 janvier 1932, il arriva accompagné d'un homme d'une quarantaine d'année, sa future victime. Sans doute un truand lui aussi. Le soir, nous entendîmes un grand cri ! Comme un râle d'animal blessé... Cela venait de **la chambre 4**, celle de monsieur Pinson. Nous nous retrouvâmes tous devant sa porte comme le mois précédent devant celle de Louise. Madame Pillon demanda si tout allait bien. La porte s'ouvrit. Monsieur Pinson nettoyait nonchalamment un rasoir ensanglanté. Derrière lui, on pouvait voir le cadavre de sa victime. Il s'excusa du dérangement et il se déclara prêt à payer pour les dégâts. Tout le monde semblait avoir perdu sa langue face à cet événement inattendu. Au bout d'un moment, madame Pillon demanda comment il comptait s'y prendre. À la stupéfaction générale, il nous proposa un marché intéressant : grâce à ses connaissances, il pouvait trouver des candidats au meurtre, des gens qui rêvent de se débarrasser de leur meilleur ennemi, discrètement et sans risques. Son idée était de les amener à la pension, de les y tuer et de partager les bénéfices. En gage de confiance, il nous proposa de partager le contrat qu'il venait de réaliser ! Il ouvrit une mallette bourrée de billets, **50 000 francs** ! Quelle somme !

Nous passâmes la nuit à discuter du marché. Pour ma part, je dois avouer que tout cet argent me tentait... Mais tout de même, il s'agissait de tuer des gens pour l'obtenir... Je demandai discrètement à monsieur Pinson quel genre de gens il nous proposait d'éliminer. Je me souviens aujourd'hui encore très bien qu'il me répondit avec un sourire : « Des hommes qui ont des choses à se reprocher, forcément. Celui de ce matin a tué plusieurs fois avant de se faire attraper à son tour. » Dans ces conditions, j'étais d'accord ! Louise ne prit pas part au débat, nous disant qu'elle ferait comme nous déciderions. **Duchemin** l'écrivain fut le premier à accepter. **Madame Owen** suivit, ayant perdu sa joie de vivre depuis son veuvage. **Madame Pillon** accepta, à condition que la moitié de la somme lui revienne, à elle et à Bernard, sous prétexte que les crimes auraient lieu chez elle. Seul l'un d'entre nous, **Taupier**, notre artiste, y trouva à redire, mais nous le convainquîmes finalement.

Nous acceptâmes donc le marché d'André Pinson, ce que nous appelons maintenant la petite affaire.

Après le meurtre commis par monsieur Pinson, je me retrouvai avec une belle somme d'argent totalement imprévue. Je dois bien avouer que je la dilapidai en quelques soirées au casino d'Étretat, découvrant là un plaisir nouveau... Enfin, j'avais les moyens de ne plus compter !

Depuis, plusieurs meurtres eurent lieu à la pension. À chaque fois, l'un d'entre nous doit participer à l'exécution. Monsieur Pinson le reçoit dans sa chambre en début de soirée pour définir les modalités. Bernard met toujours la main à la pâte. Il est muet et ne risque pas raconter ce qui se passe. De plus, il est fort comme un bœuf, ce qui s'avère fort utile pour faire disparaître les cadavres. Les autres doivent rester le

plus discret possible et finalement, nous ne savons pas grand-chose ni des victimes ni des meurtriers. Monsieur Pinson a insisté pour que nous en sachions le moins possible, pour que l'affaire soit la plus sûre possible. La seule chose dont nous sommes certains est que la chambre 3 est attribuée à la future victime.

À chaque meurtre, nous touchons notre part du marché. Je récupère **5 000 francs**, soit dix pour cent de ce que nous offre monsieur Pinson. Les autres en gagnent autant, à part madame Pillon, qui prend cinquante pour cent. Il est certes juste qu'elle touche plus que nous, mais j'ai toujours trouvé ce partage un peu exagéré. Bernard et elle touchent chacun deux fois et demi ce que nous touchons. Soit **12 500 francs** ! De plus, Bernard ne voit pas la couleur de sa part, que sa mère gère pour lui. Je ne sais pas ce qu'elle fait de son argent mais une chose est sûre, elle n'a pas investi un sou dans la Pension Saint-Sauveur qui est toujours la même depuis le début de la petite affaire. De plus, elle nous réclame toujours un loyer ! Il y a vraiment de l'abus, les choses ont un prix, que diable !

Personnellement, je dilapide mon argent de plus en plus rapidement. Mais il me rapporte tellement de plaisirs ! Il m'a même offert ma première (et unique) conquête, en la personne de **Jeanne Poitelain**, une jeune et ravissante secrétaire du cabinet, que j'ai réussi à entretenir quelques week-ends avant qu'elle ne me quitte, ayant compris que je n'étais pas si riche que ça. Je me suis aussi fait de nombreux compagnons de jeu, et en particulier le riche **Félicien Miramont**, qui doit m'attendre sur la route du Havre à l'heure qu'il est... Félicien, c'est un drôle, un boute-en-train... Après avoir tout perdu, nous sommes plusieurs fois partis faire une virée au Havre, à Fécamp ou à Dieppe, à Paris même une fois, grâce à son automobile...

La petite affaire...

📅 **28 mai 1932.** Lors de la réunion préparatoire, Duchemin se propose spontanément pour aider monsieur Pinson. Dans la nuit, on entend crier en Italien. Sans doute un de ces voyous installés à Paris. Le lendemain, madame Pillon et Louise font des reproches à Duchemin quant à la propreté de son meurtre. Je n'en sais pas plus...

📅 **15 juin 1932.** Monsieur Pinson impose à la pension d'accueillir **Constance Lisieux**, une ancienne prostituée qui servira de rabat-teuse pour les futurs clients. Une belle femme que les mégères de la pension détestent. Madame Pillon refusa d'abord de l'accueillir sous son toit, mais monsieur Pinson rétorqua que sans elle, il n'y aurait plus de petite affaire... Personnellement, je trouve Constance charmante et je lui dois beaucoup. Un jour que j'allais au casino dépenser ma part de la petite affaire, j'osai lui demander conseil pour séduire les femmes. Elle m'expliqua deux ou trois petites choses, en particulier sur les vertus enivrantes du vin. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je la retrouvai au salon à mon retour et qu'elle me demanda un compte-rendu circonstancié. Je lui racontai la soirée, infructueuse, et elle me donna de nouveaux conseils. Une véritable complicité s'installa entre nous. Quand il devint probable que je réussisse à emmener Jeanne Poitelain dans mon lit, j'avouai à Constance que j'étais encore puceau. Sa réaction fut merveilleuse : avec beaucoup de tendresse et d'attention, elle me proposa de me montrer les choses de l'amour... Ce fut délicieux, et quand j'arrivais devant Jeanne, j'étais loin d'être ridicule ! (Cet épisode eut lieu fin septembre 1932)

Plus tard, Constance me confia qu'elle était payée **10 000 francs** à chaque affaire, augmentée d'une avance conséquente pour les frais de rabattage. C'est grâce à elle que j'ai commencé à soupçonner que la petite affaire rapportait vraiment gros à monsieur Pinson.

📅 **26 juillet 1932.** Duchemin se proposa encore, mais madame Pillon insista pour s'en occuper elle-même, pour éviter tout le désordre de la fois précédente. Monsieur Pinson accepta. Constance nous ramena un homme de la haute société, visiblement très riche, sans doute un homme d'affaire véreux. Le lendemain, nous partageâmes l'argent sans que j'aie aucune idée de ce qui s'était passé dans la nuit. Mais la peur commençait à poindre, serais-je capable de tuer, comme déjà trois des pensionnaires l'avaient été ?

📅 **19 septembre 1932.** Madame Pillon nous annonça l'arrivée de **sa petite-fille Émilie** dans la pension. Ses parents venaient de mourir de la grippe espagnole et elle n'avait plus que sa grand-mère. Madame Pillon nous demanda expressément de taire la petite affaire à cette jeune fille de 18 ans. Bernard lui aménagea une cabane dans le jardin afin de la tenir à l'écart. Je ne sais comment madame Pillon réussit à convaincre

monsieur Pinson qui refusa d'abord la présence de mademoiselle Pillon, mais elle y est arrivée pour le plus grand bien de la petite affaire.

🔗 **22 novembre 1932.** Cette fois, madame Owen se proposa de tuer la victime, et elle sortit devant nous un revolver. Mes voisins avaient-ils tous un passé de meurtrier ? Je n'en sais rien, madame Owen n'a jamais voulu me dire d'où elle tenait son arme. Pour la première fois, la victime fut une femme, qui plus est jeune, belle et modeste. Elle arriva à la pension avec un grand sourire, et le ventre rond d'une femme enceinte. J'avoue que j'ai bien pensé tout arrêter. Monsieur Pinson m'avait parlé d'hommes ayant des choses à se reprocher... Autant les victimes précédentes n'avaient pas l'air innocent, autant celle-ci... Sans parler de l'enfant qu'elle portait... Mais bon, un contrat étant un contrat, je ne pouvais arrêter la petite affaire soudainement. Qui plus est, on parlait d'une soirée mondaine exceptionnelle au casino pour le nouvel an, et j'avais prévu de mettre ma part de côté à cet effet. La nuit, trois coups de feu retentirent donc dans la pension...

🔗 **4 février 1933.** Il ne restait alors que deux pensionnaires à ne pas avoir participé : Taupier et moi-même. Ni lui ni moi n'avions envie de nous exécuter, nous en avions déjà parlé. À la suite du meurtre précédent, je commençais à désirer que la petite affaire cesse, mais je ne pouvais me résoudre à abandonner ce revenu substantiel. Quand monsieur Pinson se présenta pour une nouvelle réunion préparatoire, je n'avais d'autre choix que de laisser un nouveau meurtre avoir lieu. Monsieur Pinson demanda à Taupier qui refusa, souhaitant « passer son tour... » Ils se disputèrent, et finalement, je me proposai, tâchant de ne penser qu'à l'argent, et pas à la femme enceinte de la fois précédente. Monsieur Pinson accepta mon aide, insistant sur le fait que Taupier ne pourrait pas se défilier la fois prochaine. Je demandai à madame Owen son revolver, mais elle me le refusa. Monsieur Pinson me demanda de trouver un mode opératoire pour la prochaine fois. Mais finalement, Bernard Pillon me tira d'affaire, me proposant le fusil de chasse de la pension.

Constance rabattit la victime, un homme au fort accent russe. Le soir venu, je me retrouvai, tremblant, dans la chambre de monsieur Pinson. Nous buvions un verre. Je bredouillais en lui demandant qui était ce Russe. Il me répondit que ça allait me plaire, qu'il s'agissait d'un bolchevik. Il me prévint aussi que cette fois, il y aurait une innovation : le commanditaire était présent ! Pour qu'il puisse discrètement observer le meurtre, Bernard avait percé un œilleton entre les chambres 2 et 3. M'ayant expliqué ce qu'on attendait de moi, monsieur Pinson me laissa réfléchir et me préparer pendant quelques minutes dans sa chambre. En effet, cela n'allait pas pour me déplaire de tuer un communiste – l'argent se mérite, il ne se distribue pas – mais de là à tuer... Alors que je tâchais de me persuader, je distinguai une sacoche sous le lit de Pinson. J'y jetai un œil, espérant découvrir combien monsieur Pinson gagnait vraiment par affaire. Mazette ! Il y avait facilement **100 000 francs**, soit deux fois ce qu'il nous proposait ! Le bougre devait donc se faire dans les **50 000 francs**, le tout sans rester exposé comme nous, à vivre sur les lieux de tous ces crimes... Alors que j'entendais du vacarme sur le palier – Pinson avait l'air d'avoir du mal à maîtriser la victime – je remis rapidement tout en place et attendis qu'il revienne.

Il m'emmena ensuite dans la chambre 3. Il y avait là Bernard, et la victime, bâillonnée et ligotée. Quelque part derrière son œilleton, le commanditaire devait m'observer. La consigne était simple : je devais braquer le fusil sur la victime et ne tirer que lorsque celle-ci se serait mise à pleurer. Je levai donc mon arme. Et la voix du commanditaire retentit. Longtemps, il parla en Russe à sa victime. Plusieurs fois, je dus baisser l'arme, si lourde. Mais toujours, Bernard m'aidait à la relever. Finalement, une larme fit son apparition sur la joue de la victime. Je tirai.

Le lendemain, je croisai le commanditaire qui me gratifia d'un « Merci monsieur » complice et absolument détestable. Passablement traumatisé, je confiai à Constance que c'était moi qui avais opéré cette nuit-là.

🔗 **Précisions sur le déroulement d'une affaire.** Monsieur Pinson fait généralement une visite préparatoire pendant laquelle nous décidons de qui sera l'exécutant. Les victimes arrivent par divers moyens : seul, avec Constance, avec monsieur Pinson, ça dépend. Ils s'installent dans la chambre 3. Le soir de l'affaire, madame Pillon ferme la pension à clef à 21h, un peu plus tôt que d'habitude. Monsieur Pinson entre à la pension après ce couvre-feu. Il arrive généralement à la gare de Fécamp et Bernard va le chercher en automobile. Monsieur Pinson invite l'exécutant à boire un verre dans sa chambre, la numéro 4, pour régler les derniers

détails. Les autres pensionnaires doivent impérativement rester dans leur chambre toute la nuit. Bernard assiste toujours monsieur Pinson et l'exécutant, et c'est lui qui se débarrasse des corps. Le lendemain matin, un petit déjeuner spécial est préparé, avant l'aube. Sept couverts sont mis, six d'entre eux pour les habitués de la pension (Albert, Constance, Louise, Firmin, Margaret et moi) le septième pour monsieur Pinson. Madame Pillon et Bernard restent debout. Mademoiselle Pillon n'est bien entendu pas là. Monsieur Pinson ouvre une mallette noire. Je vérifie qu'elle contient bien 50 000 francs et partage l'argent (25 000 pour les Pillon, 5 000 pour les permanents, rien pour Constance puisque monsieur Pinson la paye séparément.) Chacun remonte se coucher pendant que mesdames Pillon et Bazin rangent le petit déjeuner. Madame Pillon fait également disparaître la page du registre qui porte le nom de la victime. Quand mademoiselle Pillon entre à la pension, tout ressemble à un matin ordinaire...

La soirée

Nous sommes le 7 avril 1933. Ce soir, un septième meurtre devait avoir lieu dans la pension. Nécessairement, Taupier devait porter main forte à Pinson.

Hier, un monsieur élégant, un certain **Henri de Lagrange** est arrivé avec **Constance**, qu'il appelle **Suzanne**. Aujourd'hui, ils se sont promenés tous les deux sur les falaises. Ce soir, Henri de Lagrange aurait dû mourir. Seulement voilà, Taupier et moi nous sommes mis d'accord pour partir avec l'argent. Cela faisait quelques semaines que nous en parlions. Depuis mon meurtre pour être plus précis. Taupier avait voulu savoir comment cela s'était passé pour moi qui n'avais d'abord pas voulu assumer le rôle d'assassin. Il avait besoin d'être rassuré. Il répétait qu'il n'en serait pas capable. De mon côté, je n'arrêtais pas de penser à ce que j'avais vu dans la sacoche de monsieur Pinson ce soir-là. **100 000 francs**. Quelle somme ! Avec autant d'argent, plus besoin de travailler ! À moi la belle vie ! Après quelques jours de réflexion, je décidai qu'il fallait que je mette la main sur l'argent de monsieur Pinson. Je n'avais pas pour ambition de rester toute ma vie à la Pension Saint-Sauveur. J'apercevais une autre vie pour moi. Une vie faite de casinos, d'hôtels de luxe, de belles femmes et de grands crus. Mais pour cela, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent. Celui de monsieur Pinson ferait parfaitement l'affaire pour débiter. Mais le truand n'était pas né de la dernière pluie et le duper n'allait pas être chose facile. Il me fallait un complice. Et c'est ainsi qu'un plan commença à germer dans mon esprit. Taupier ne fut pas difficile à convaincre. J'utilisais son aversion pour la violence et sa peur de devoir tuer quelqu'un prochainement pour me le mettre dans la poche. Je lui expliquai que tout se déroulerait sans heurt, ni sang versé. Que nous nous débarrasserions de monsieur Pinson en douceur. Que nous partagerions son argent et fuirions immédiatement. Taupier adhéra à mon plan. Notre choix se porta sur la proche Angleterre.

À 21 heures, madame Pillon a déclaré l'habituel couvre-feu et nous sommes tous montés dans nos chambres. Comme à son habitude, monsieur Pinson recevrait son complice du soir dans sa chambre, la numéro 4. C'était le tour de Taupier. Il y a une semaine, j'ai fait faire un double de la clef de la pension pour être sûr de pouvoir agir librement. J'ai aussi acheté à la pharmacie d'Étretat un puissant somnifère que j'ai remis à mon complice. Le plan était qu'il l'administre à monsieur Pinson, lui dérober l'argent et referme sa porte à clef en sortant. Pendant ce temps, je l'attendais dans ma chambre. À 23h27 précises, Taupier est passé me chercher dans ma chambre, et nous sommes descendus au salon. Il n'y a pas plus tranquille les soirs de petites affaires, puisque les meurtres ont toujours lieu dans la chambre 3 et que tous les pensionnaires sont censés rester dans leur chambre. Il m'a alors glissé que tout s'était passé comme prévu, et qu'il n'était pas fâché que nous réussissions car le meurtre du soir était particulièrement vicieux. Il me montra une sacoche dérobée chez monsieur Pinson. Je lui ai alors demandé de vérifier que l'argent était bien dedans. Alors que, assis à la table du salon, il ouvrait la sacoche (en effet pleine de billets) et en sortait une liasse, je mis à exécution la deuxième partie de mon plan. Celle dont Taupier n'était pas au courant.

J'ai bien fait mes calculs. Je veux aller en Angleterre, pour y mener grand train. J'ai vérifié des dizaines de fois, la moitié du magot de monsieur Pinson n'y suffira pas. Alors j'ai décidé de partir avec tout. J'ai longtemps cherché un plan pour agir seul. Sans succès. J'avais besoin de Taupier, le complice du soir, pour approcher de l'argent. Alors je l'ai convaincu de partir en Angleterre avec moi. J'ai investi mes

dernières économies dans deux billets (remboursables) pour un ferry qui part demain du Havre pour Portsmouth. Je les lui ai montrés pour ne pas éveiller de soupçons. Dans l'éventualité où les choses tournent mal, j'ai vidé les **25 000 francs** du compte de Louise et les ai fait mandater à mon nom à Londres. Des fois que l'argent de monsieur Pinson m'échappe et que je doive quand même m'enfuir, ce qui est peut-être bien en train de m'arriver. Il ne me restait donc plus qu'à me débarrasser de Taupier. J'ai longtemps cherché un moyen de l'abandonner derrière moi. Je n'ai pas trouvé d'autre façon que de le tuer. Un dernier mort pour une vie de luxe et de liberté. Alors qu'il était penché sur notre sacoche, j'ai sorti un garrot que j'avais confectionné avec une de mes cravates et je l'ai étranglé. Tuer le communiste avait été si facile. Tuer Taupier ne le fut pas moins.

Ensuite, j'avais tout préparé. Je devais traîner Taupier à l'extérieur où j'ai caché (à 20h30, peu de temps avant le couvre-feu) une brouette pour descendre son cadavre jusqu'au bord des falaises. En effet, hors de question de laisser Taupier dans la pension ! Il aurait été rapidement trouvé par les pensionnaires qui se seraient jetés à mes trousses pour récupérer leur part. De nombreuses nuits, j'ai répété mes mouvements jusqu'à la brouette, puis jusqu'à la falaise. Tout était minuté. J'en avais pour six minutes et trente secondes. Je ne pouvais pas échouer. Ensuite, je devais marcher sur 2,6 kilomètres dans la direction du Havre. Là, Félicien Miramont devait m'attendre avec son automobile, pour m'emmener au Havre. La dernière fois que je l'ai vu au casino, je lui ai prêté 2 000 francs, qu'il a perdus aussitôt. Ensuite, je lui ai dit que j'oublierais sa dette contre un petit service, venir me chercher en pleine nuit près de la pension... J'ai dû dire à Firmin qu'une voiture nous attendrait, car il me pressait de questions, mais je ne lui ai dit ni où ni qui la conduisait... Bref, tout était prêt !

Et pourtant, alors que je traîne Taupier dans l'entrée, une clef s'enclenche dans la porte de la pension. Qui peut bien rentrer de l'extérieur à une heure pareille ? Sûrement Bernard, il a la clef lui. Il est sans doute sorti préparer le « meurtre particulièrement vicieux » de ce soir. Qui sait ? Mais la clef de la pension n'est plus au tableau – au passage, j'ai bien fait de m'en faire un double – n'importe qui a pu la prendre ! Quelle guigne ! La panique me prend. J'abandonne Taupier là, attrape ma valise. Pas le temps, et pas question de ramener l'argent dans ma chambre : il est sous la table de la salle à manger où je l'ai glissé après avoir tué Taupier. Je pensais le récupérer après avoir sorti Taupier ; j'espère que ce sera encore possible. Je monte dans ma chambre et m'y faufile. Mieux vaut se déshabiller pour avoir l'air de sortir du lit, ce que je fais à toute vitesse. Je me rends alors compte que **l'arme de mon crime** est restée dans la poche de mon veston. Je la jette au loin par la fenêtre de derrière. Il me reste **la clef de la pension et les deux billets pour Portsmouth**. Je cache la clef de la pension dans le broc à eau et je laisse les billets dans la poche de ma veste.

Je me couche et j'attends... Onze minutes s'écoulent avant qu'il ne commence à y avoir de l'animation dans la pension. Quelqu'un frappe aux portes et les pensionnaires sortent de leur chambre. Vite, on tambourine à ma porte. C'est Bernard. Il a l'air paniqué. Il me fait signe de descendre dans l'entrée de la pension... Je le suis, en prenant soin d'éteindre la lumière et de fermer ma porte derrière moi.

Ce que je pense de...

🔗 **Madame Pillon¹ (Germaine)** : « Notre logeuse. Une femme près de ses sous. Elle se goinfre de la moitié de la petite affaire et nous demande encore de payer des loyers ! 180 francs par mois ! »

🔗 **Bernard (Pillon)** : « Le fils de notre logeuse. Il est muet et un peu simple. Il sourit tout le temps. Il est très musclé et je n'aimerais pas m'y frotter. »

🔗 **Mademoiselle Pillon (Émilie)** : « La petite-fille de madame Pillon. Elle ne sait rien de la petite affaire. Heureusement ! Elle est trop innocente ! Elle est charmante, mais sous la complète emprise de sa grand-mère. »

¹ La dénomination que j'utilise habituellement, suivie, entre parenthèses, du reste du nom complet. Je les vouvoie tous.

« **Madame Bazin (Louise, Madeleine de son vrai prénom, mais tout le monde l'appelle Louise):** « La blanchisseuse. C'est à elle que l'on doit la petite affaire. C'est une femme faible et manipulable. Il n'y a rien à en faire... »

« **Monsieur Pinson (André):** « Un sacré truand. S'il découvre ce que j'ai voulu faire, je ne donne pas cher de ma peau... »

« **Duchemin (Albert):** « Un pensionnaire permanent. C'est un écrivain raté qui a sans doute besoin de la petite affaire pour survivre. Un homme pas désagréable au demeurant. Il aime bien la petite Émilie. »

« **Madame Owen (Margaret):** « Une pensionnaire permanente. Une veuve anglaise un peu farfelue. Rupert, son mari inventeur, a disparu en mer. Il devait traverser la Manche jusqu'à Étretat avec une machine révolutionnaire. Il n'est jamais apparu et madame Owen l'attend toujours. Depuis presque cinq ans ! Depuis le 27 avril 1928 pour être précis. Je crois qu'elle participe à la petite affaire pour tromper son ennui. »

« **Madame Lisieux (Constance dans l'intimité):** « Ma seule véritable amie dans la pension. J'ai bien pensé lui proposer de me suivre en Angleterre mais j'ai préféré m'en abstenir, ne sachant pas si elle serait prête à trahir Pinson. Elle semble respecter le bonhomme... Elle ne dit presque rien de ses escapades à Paris pour rabattre les victimes. À l'inverse, elle semble tout ignorer de l'origine de la petite affaire. Elle me manquera, mais c'est la vie... »

« **Taupier (Firmin):** « Un des pensionnaires permanents, peintre et photographie. Nous avons conspiré pour nous enfuir avec l'argent de la petite affaire. Malheureusement, Taupier, il n'y avait pas assez pour nous deux et ta faiblesse aurait été un handicap dans notre fuite. Je devais t'éliminer... »

« **Monsieur de Lagrange (Henri):** « La victime de la petite affaire de ce soir. Il est arrivé vendredi avec Constance (qui se fait appeler Suzanne). Elle l'a épuisé au lit. Leurs ébats ont résonné dans toute la pension. J'ai compté exactement onze orgasmes. Il ne le sait pas, mais grâce à moi, il s'en sortira peut-être. »

Ce que je suis...

« Un comptable. J'essaye de toujours tout chiffrer, de toujours tout vérifier. Je suis extrêmement méticuleux.

« Un assassin. Mais j'espère encore réussir à le cacher et à m'en tirer.

« Le pensionnaire de la chambre 9.

Ce que je veux...

« Partir refaire ma vie en Angleterre avec le plus d'argent possible. En plus des 25 000 francs de Louise, il me faudrait au moins 50 000 francs pour m'en sortir, 100 000 pour être à l'aise. Pourquoi pas plus encore ?

« Que les pensionnaires et monsieur Pinson ne découvrent pas que je les ai trahis et que j'ai tué Taupier.

Ce que je porte...

« Physiquement, j'ai tout du petit comptable de province à lunettes. Même si j'ai été récemment déniaisé, je n'en reste pas moins **absolument pas séduisant** ! Ce soir, je prétends sortir du lit et commence donc la soirée ébouriffé et en pyjama, robe de chambre et pantoufles. Joueur, si tu le souhaites, tu peux amener une deuxième tenue – un costume trois pièces étriqué ferait l'affaire – pour te changer pendant la soirée, mais ce n'est pas obligatoire.

Où se trouvent...

ℳ L'argent de Pinson est sous la table de la salle à manger, dans une sacoche (que l'organisateur te montrera avant le début du jeu.)

ℳ Mes deux billets pour Portsmouth sont dans ma veste, dans ma chambre (si tu te changes, tu les récupères.)

ℳ Le double que j'ai fait de la clef de la pension est dans le broc dans ma chambre.

ℳ La clef de ma chambre, la numéro 9, est sur moi (à réclamer à l'organisateur.)

ℳ Ma valise est partiellement faite sous mon lit.

ℳ Une lettre de la société générale signalant le transfert du compte de Louise à Londres est cachée dans la doublure de ma valise.

ℳ Le garrot que j'ai utilisé pour tuer Taupier, doit se trouver quelque part dans le jardin, derrière la pension.

Ce que je sais faire...



ℳ **Évaluer.** Grâce à mon expérience professionnelle, en un coup d'œil, je peux évaluer avec précision la somme totale d'une ou plusieurs liasses de billets. (demander à l'organisateur la somme)

ℳ **Me bagarrer (1) ?** Non, pas vraiment...

Ce que je dis souvent...

ℳ Un jour, nous devrions rediscuter la répartition de la petite affaire. Réalisez-vous que certains gagnent deux fois et demi plus que vous ?

ℳ Depuis que je m'y suis installé il y a neuf ans, la Pension Saint-Sauveur n'a pas beaucoup changé...

ℳ Constance, je vous dois beaucoup...

ℳ Pauvre Taupier, il était encore le meilleur d'entre nous...